

Lettre de Wavreumont

Périodique trimestriel

N° 177

Janvier-février-mars 2026

Numéro d'agrément P605242

Éditeur responsable : Renaud Thon, Monastère de Wavreumont, Stavelot

Bien chers amis,

Au mois de mars, nous avons eu la joie d'accueillir notre père abbé président Maksymilian, accompagné de Sœur Hannah de Béthanie, pour notre visite canonique. Cette activité se pratique tous les quatre ans dans notre congrégation bénédictine et consiste en un temps de partages et de discernement avec l'aide de regards et d'oreilles extérieurs. Cela nous permet de voir plus clairement où nous en sommes personnellement et communautairement, de se réjouir de ce qui va bien et de corriger ce qui semble plus faible. Dans une homélie, Père Maksymilian nous disait que la clef du chemin spirituel, c'est la gratitude envers Dieu de ce que nous sommes. Rendre grâce de que nous sommes et devenons en Dieu et non de ce que nous avons pour nous. Je me dis, en effet, que cette liberté et cette gratuité donnent des ailes.

En tout cas, nous sommes encouragés à poursuivre et à développer les innovations apparues dans la communauté de Wavreumont ces dernières années : l'oblature régulière œcuménique et l'oblature régulière féminine, ainsi que la proposition de stages monastiques d'immersion dans notre vie pour de jeunes adultes.

Beaucoup de catéchumènes et de jeunes chrétiens ne connaissent pas la vie monastique. Or elle est depuis des siècles un mode de vie qui offre aux disciples de Jésus une voie d'accomplissement de leur baptême et un chemin de bonheur. « Quel est l'homme qui désire voir des jours heureux ? », interroge saint Benoît. Pour partager ce trésor, il nous faudra encore passer par des morts et des résurrections, passages étroits et concrets de nos existences, qui se nourrissent de la puissance des liturgies du Triduum.

Beau temps pascal à tous.

Frère Renaud

RÉFLEXIONS SUR LE VENDREDI SAINT

Mon grand-père m'a souvent raconté ce moment tragique de sa vie où, jeune soldat au début de la guerre 14-18, il fut fait prisonnier avec son régiment par l'armée allemande, à proximité du château d'Ermeton-sur-Biert. On les rangea en ligne le long du mur de l'édifice et mon grand-père comprit qu'ils allaient être fusillés sans autre forme de procès. Il vit alors défiler dans son esprit les images clefs de son existence, le poids d'une vie qui se concentrait en une battue vers un Ailleurs. Retentit alors un ordre en allemand : ces hommes sont réquisitionnés pour déplacer des canons. Cette nécessité stratégique sauva la vie de mon aïeul.

Au fil de mes lectures, quel ne fut pas mon étonnement de trouver un récit similaire dans « L'instant de ma mort » de Maurice Blanchot. Un jeune résistant se retrouve devant un peloton d'exécution : « Je sais – le sais-je – que celui que visaient les Allemands, n'attendant plus que l'ordre final, éprouvait alors un sentiment de légèreté extraordinaire, une sorte de béatitude (rien d'heureux cependant), allégresse souveraine ? La rencontre de la mort et de la mort ? À sa place, je ne chercherai pas à analyser ce sentiment de légèreté. Il était peut-être tout à coup invincible. Mort - immortel. Peut-être l'extase ». Arrive un salut inespéré par des compagnons de combat ; l'exécution est interrompue et le texte se poursuit : « Demeurait cependant au moment où la fusillade n'était plus qu'en attente, le sentiment de légèreté que je ne saurais traduire : liberté de la vie ? L'infini qui s'ouvre ? Ni bonheur ni malheur. Ni l'absence de crainte et peut-être déjà le pas au-delà. Je sais, j'imagine que ce sentiment inanalysable changea ce qui lui restait d'existence. Comme si la mort hors de lui ne pouvait désormais que se heurter à la mort en lui. »

Si l'acceptation de sa propre mort et de l'entièreté de sa vie nous ouvre à un tel sentiment de liberté, combien plus cette conviction devient-elle salut effectif lorsqu'elle se greffe sur la mort du Christ.

C'est ce que montre bien Manuel Dieudonné dans son beau livre « Le temps presse » : « Vivre le temps messianique, comme par un baptême, c'est adhérer à la mort du Christ. C'est enter son vivre sur une mort, sur un mouvement de résurrection. » « Mettez-vous au service du Christ comme des vivants revenus de la mort » Rm 6,13.

L'assurance définitive du Salut entre contre toute attente dans le temps. Vivre le Vendredi Saint, cela peut être le moment décisif où je me dépouille de tout mon imaginaire sur ma propre mort pour adhérer pleinement à celle du Christ : accepter ma propre mort en Lui. Alors effectivement s'opère en moi comme un retournement de liberté, car tout est déjà donné et c'est Lui qui prend maintenant l'initiative d'une vie nouvelle.

Frère Renaud

L'ÉVANGILE, NAISSANCE D'HUMANITÉ

« L'Évangile a quelque chose d'inaugural, ce qu'il dit, ce qu'il opère, c'est naissance d'humanité¹ »

Commencement, genèse, naissance

Voilà les mots qui me viennent alors qu'à soixante-quinze ans, j'ai, quasi à coup sûr, accompli les trois quarts de mon parcours terrestre. C'est à ce moment-là que des amis me forcent à écrire. Un moment, un cap, qui annonce forcément une fin plus si lointaine. Et pourtant, en cet aujourd'hui, les mots qui me viennent sont des mots de commencement et de création, des mots de genèse et d'engendrement. Ces mots viennent à moi comme un présent et une grâce. Il m'est donné de commencer, de naître en ce présent de mon existence, en ce présent du monde. Alors même que tant d'indices de fin, de mort, se glissent dans le déroulement des jours. Pas seulement, du reste, dans le déroulement de mes jours. Les catastrophes réelles, redoutées, fantasmées ne sont-elles pas légion ?

Et pourtant, lorsque j'ouvre ce livre, le Livre, la Bible qui m'a tellement nourri ... Ce livre qui raconte tellement de violences, de trahisons, de lâchetés, de morts parce qu'elles sont, de fait, pour une part, la trame de notre histoire commune et de chacune de nos histoires ... Lorsque j'ouvre ce livre, j'y reçois ce premier mot : *commencement*. Un mot qui ne dit pas seulement un point de départ. Un mot qui ouvre. Une parole créatrice. Et cette parole ne cessera d'être prononcée au fil d'un grand récit pourtant si souvent chaotique.

Mais c'est précisément au sein même du chaos que cette parole est prononcée. Elle est inaugurale, vraiment créatrice : *Que la lumière soit !* Avant même que les astres soient créés ! Cette lumière sans laquelle nous sommes dans le tohu-bohu, dans les ténèbres. Ce qui s'inaugure en cette parole de naissance n'est pas une illusion naïve. C'est une victoire sur les ténèbres. Ce n'est pas seulement une création, ce sera aussi une re-création. Ce n'est pas seulement une naissance, ce sera une re-naissance et une ré-surrection. C'est cela qu'il m'a été donné, qu'il m'est donné de plus précieux grâce au Livre et surtout grâce à Jésus de Nazareth à qui ce Livre conduit. Grâce aussi à tant de frères et sœurs. Grâce à Dieu.

Et voilà que je retrouve après soixante-quinze ans de vie et cinquante ans de ministère de prêtre cette phrase de S. Augustin : « Cherchons donc comme cherchent ceux qui doivent trouver, et trouvons comme ceux qui doivent chercher encore ; car il est dit : *l'homme qui est arrivé au terme ne fait que commencer* (Si 18,6). » Durant presque dix ans, j'ai travaillé les écrits d'un philosophe-théologien qui avait fait de cette phrase sa devise et celle de la revue qu'il dirigeait². Je l'avais un peu perdue de vue et c'est en me remémorant des textes qui ont jalonné mon parcours que je la retrouve. C'est qu'il s'agit d'accueillir la force du commencement, non seulement chaque jour, mais surtout lorsque se profile le vieillissement. Mon vieillissement, le vieillissement du monde, le vieillissement de l'Église. Si la parole de la Genèse ne peut alors plus rien créer, c'est qu'elle n'a jamais été vraiment créatrice.

Cette parole ouvre un chemin de lumière au sein même des ténèbres et du chaos. Là est le vrai commencement, lorsque la Parole en laquelle tout s'inaugure adopte et prend sur elle la fragilité de notre chair. Que nous soyons des êtres de chair n'est en rien une malédiction. C'est une heureuse fragilité. La chair dans sa beauté fragile n'est-elle pas à la fois le lieu de nos plus grandes joies et de nos plus intenses souffrances ? La parole créatrice n'est pas

¹ MAURICE BELLET, « L'Évangile, naissance d'humanité » dans *Les cahiers de paraboles* 3, avril 1998.

² Il s'agit de Lucien Laberthonnière (1880-1932) et de la revue *Annales de philosophie chrétienne*.

prononcée au-dessus de la chair, elle prend chair. Et c'est l'itinéraire de Jésus de Nazareth, cet homme qui marche avec nous, même et peut-être surtout quand nos chemins vont vers la mort. Et là, il ouvre une voie de vie.

À l'entame du Livre, la parole de commencement a quelque chose de majestueux : *Que la lumière soit !* Elle est comme déclarée de haut, elle ordonne. Elle ne se mêle pas au tohu-bohu. Au fil du grand récit biblique, elle va pourtant s'insinuer dans les ténèbres et, là même, porter à neuf la parole de commencement jusqu'à descendre dans ces ténèbres. Les quatre livres, les évangiles, qui témoignent de Jésus de Nazareth le présentent, chacun à sa manière, comme inaugurant une nouvelle et décisive création. Chacun est pourtant le récit d'un rejet violent, d'une victoire des puissances de mort. Et pourtant, Jean a l'audace d'ouvrir son récit, tel une nouvelle genèse : *Au commencement, était la parole. (En archè, in principio) : la Parole, la Vie, la Lumière.* Tout fut par lui, ce Verbe qui plus loin sera identifié à Jésus. Non, l'évangéliste ne plane pas et ne propose pas un optimisme béat. « La lumière, écrit-il, luit dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont pas comprise ... Il est venu dans son propre bien et les siens ne l'ont pas accueilli (Jn 1, 5 et 11). » La lumière qui, au premier jour, a séparé le jour de la nuit est donnée et offerte à neuf alors même que les ténèbres paraissent tout recouvrir. Et puisque tout est créé dans cette lumière, tout est signe et rappel de ce don créateur toujours donné et redonné. Matthieu a, lui aussi, l'audace d'introduire son évangile : *Livre des origines (Biblos geneseôs).* Quant aux premiers mots de Marc, ils sont carrément abrupts : *Commencement (archè) de l'Évangile (de l'heureuse nouvelle) de Jésus, Christ, Fils de Dieu.*

Et, au fil de chacun des quatre récits, le lecteur croise la route d'un marcheur qui offre simplement à celles et ceux qu'il rencontre de commencer ou plutôt de naître, de renaître. C'est ce qu'il propose à Nicodème, ce nocturne chercheur de vie : « Si quelqu'un n'est pas engendré à nouveau, s'il ne naît pas d'en haut... (Jn 3,3). » Et le chercheur est sceptique : « Comment un homme pourrait-il naître s'il est vieux ? (3,4) » C'était déjà, bien plus tôt, la réaction de Sarah, la vieille épouse d'Abraham à qui, de la part de Dieu, est annoncée une naissance : « Tout usée comme je suis, pourrais-je encore jouir ? Et mon mari est un vieillard ! (Gn 18,12) » Accueillir le don de la vie neuve, de la joie et même du plaisir, voilà l'Évangile, voilà la nouvelle vraiment nouvelle. Et c'est d'une actualité brûlante dans un monde si souvent désenchanté. C'est vrai qu'il y a des raisons à cela. Mais si le sentiment, en partie sans doute fondé, d'être trop vieux pour la joie et la vie prend le dessus dans notre vie et dans notre monde, n'est-ce pas tout qui perd tout sens ? Nicodème, Sarah, la femme surprise en adultère, Pierre après son reniement, le bandit crucifié avec Jésus n'avaient-ils pas autant et plus de raisons que nous en ce vingt et unième siècle de ne plus espérer le don d'une nouvelle naissance ?

Comme nous avons besoin d'une parole de naissance et de renaissance aujourd'hui. De toutes parts, on nous annonce que nous sommes dans le temps de la fin. Fin d'une certaine façon de vivre, fin de l'habitabilité de la planète, fin de la paix, fin des démocraties. Trop rarement, l'annonce de la catastrophe est appel à l'urgence des retournements. Le plus souvent, elle vire au fatalisme ou à la jouissance de ce qu'il est possible de grappiller dans l'instant. Cette parole de (re-)naissance qu'est l'Évangile est inséparable de l'annonce d'une certaine fin des temps. Et pourtant, elle ne vire absolument pas au fatalisme. Elle ouvre même à l'espérance. Pas l'espérance illusoire qui annonce pour demain matin un nouveau monde. *Demain il fera jour, camarades !* proclamaient des révolutionnaires auxquels plus personne n'accorde de nos jours le moindre crédit. Lorsque Jésus vient *proclamant l'Évangile de Dieu*, il déclare : « Le temps est accompli et le Règne de Dieu s'est tout approché : convertissez-vous (metanoïete) et croyez à l'Évangile. (Mc 1,14.15) » Si un certain temps touche à sa fin, il s'agit d'accueillir

un royaume qui est don, grâce, et qui est proche. Et cela exige un retournement, une révolution d'esprit qui conduit à envisager et regarder autrement les choses.

Paul le dit ainsi aux chrétiens de Corinthe :

Voici ce que je dis, frères : le temps est écourté (littéralement : le temps a cargué ses voiles). Désormais, que ceux qui ont une femme soient comme s'ils n'en avaient pas, ceux qui pleurent comme s'ils ne pleuraient pas, ceux qui se réjouissent comme s'ils ne se réjouissaient pas, ceux qui achètent comme s'ils ne possédaient pas, ceux qui tirent profit de ce monde comme s'ils n'en profitaient pas vraiment. Car la figure de ce monde passe³.

Et Paul écrit cela dans une lettre remplie de la croix vue dans la lumière de la résurrection. Pour lui, la croix est le don total, et combien paradoxal, de la parole qui crée et recrée. Expérience du terrible et insoutenable silence de Dieu devant la victoire des puissances de mort. Et pourtant, ce silence de la croix est la suprême parole, une parole qui, en reprenant tout dans l'amour, ouvre sur un nouveau premier jour, sur une nouvelle création : *De grand matin, le premier jour de la semaine ...* « Car ce qui est folie de Dieu est plus sage que les hommes, et ce qui est faiblesse de Dieu est plus fort que les hommes (1 Co 1,25). »

Jésus lui-même, en deux gestes donnés à même la chair, a délivré le langage de la croix avant d'entrer dans ce qu'on appelle si justement sa passion : le geste du pain rompu et celui du lavement des pieds. Des gestes qui donnent, qui nous donnent, d'avoir part à la puissance de vie et de résurrection qui est offerte à la croix par celui qui aime, là même où la mort semble tout engloutir, jusqu'à l'extrême : « Ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'au bout ... (Jn 13,1b) » Et c'est en s'agenouillant devant nous pour prendre soin de nos pieds fatigués par la route qu'il nous donne d'avoir part avec lui à une vie de ressuscité.

S'ouvrir à cela, oser prendre ce don au sérieux, oser croire que là est la source d'une vie véritable, c'est un complet retournement. Toujours, puisque l'appel à une *metanoia* est inséparable de l'accueil de l'Évangile. Particulièrement pour nous, enfants d'une civilisation de la maîtrise, de la conquête, de l'exploitation, qui regarde le monde comme un matériau à notre simple disposition. La *metanoia* qui permet d'entendre et d'accueillir l'Évangile est forcément dessaisissement et elle est donc rude. Mais le but n'est en rien de poser un acte coûteux qui, du coup, deviendrait méritoire. Il est simplement question de s'ouvrir pour accueillir un don immense, rien moins que le don d'une vie pleine et forte. Alors que la volonté de maîtrise avec le schéma utopiste qui lui est lié, a conduit finalement au désenchantement et au fatalisme, l'ouverture dans la confiance de l'amour à l'immérité conduit à une joie que rien ni personne ne peut ravir. L'attitude prométhéenne qui reste malgré tout la nôtre, est profondément désespérante car elle ne peut pas tenir ses promesses, elle ne peut pas donner la vie ni le goût de la vie. Ne demeure-t-elle pas présente insidieusement même lorsque nous nous imposons des gestes pour *sauver la planète* ? Naïveté et orgueil se conjuguent alors et conduisent tout droit au désenchantement. Sauver la planète, au sens de sauver une maison commune pour vivre en humains, c'est déjà, d'une certaine façon, accompli dans l'amour qui va jusqu'au bout du don. Là, au repas du pain rompu, du sang versé, des pieds humblement soignés, le monde est déjà sauvé. C'est ce salut-là qu'il s'agit de déployer, avec de petits et de grands gestes, dans l'amour. Car seul l'amour peut donner et enchanter la vie.

³ 1 Co 7,29-31

Il nous faut sortir du schéma volontariste du projet à construire et à réaliser. On a beaucoup voulu une *pédagogie du projet*. On y propose à des jeunes de penser ensemble et de mettre en œuvre un projet, de se fixer des objectifs et de les réaliser. Cela n'est pas dénué de sens. Bien sûr, il faut initier à porter, et surtout à porter ensemble, des projets. Et on ne va pas se plaindre s'ils aboutissent. Mais avons-nous encore quelque chose à dire lorsque le projet échoue ? Quelle parole de naissance, d'encouragement à vivre, avons-nous pour ceux qui, même de leur faute, n'ont pas pu mener à bien le projet ? Là est le nœud et l'essentiel. Sans une parole de vie qui rejoint là et qui touche, c'est le vivant (Mozart ?) qu'on assassine. C'est très concrètement que la parole créatrice doit non seulement mettre en route, mais chercher et relever ce qui est perdu pour le re-mettre en route : *(re-)lève-toi et marche !*

Mais alors, va-t-on m'objecter, n'en revenez-vous pas à ce qui a fait tant de tort au christianisme : il faut souffrir pour que la grâce nous touche ? Et, si pour nous tout va bien, sommes-nous exclus de la grâce ? Je voudrais ici mettre en évidence deux éléments tout à fait décisifs. D'abord celui-ci. L'épreuve et la perte de sens, la menace de mort, qui atteignent le goût de vivre n'épargnent aucun humain, sauf à se faire illusion. Et lorsque nous vivons - heureusement ! - des périodes paisibles et même lumineuses, nous ne pouvons pas nous fermer au scandale et à l'énigme du Mal qui frappent tant de gens et de peuples. Ensuite, et peut-être surtout, Il faut entendre le grave avertissement adressé aux *justes* qui se scandalisent de la priorité donnée à la recherche de la brebis perdue. Ne sommes-nous pas lésés alors que nous avons honnêtement travaillé si celui qui est embauché sur le tard reçoit aussi sa part de vie ? Cette réaction est précisément celle du fils aîné de la parabole. En fait, à cet aîné, le père s'adresse aussi avec tendresse : « Mon enfant, toi, tu es toujours avec moi et tout ce qui est à moi est à toi (Lc 15,31b). » Personne donc n'est lésé. À tous, l'amour est offert. À tous, mais alors vraiment à tous, la vie est offerte. L'enjeu, et la *metanoia*, c'est de l'accueillir et de la partager, pas de la mériter.

Mais pour entrer dans le langage, la logique, de la parole qui va jusqu'au bout de l'amour à la croix, il faut se situer comme des petits enfants, ce sont eux qui entrent les premiers dans le Royaume. « Je te loue, Père, Seigneur du ciel et de la terre, d'avoir caché cela aux sages et aux intelligents et de l'avoir révélé aux tout-petits. Oui, Père, c'est ainsi que tu en as disposé dans ta bienveillance (Lc 10,21). » « Déchiffrer ta parole illumine et les simples comprennent (Ps 118,130). »

Thérèse de Lisieux est étonnamment entrée dans ce langage de l'amour tout en vivant la terrible épreuve du silence de Dieu. « L'amour est la vérité, écrit à son propos Maurice Bellet. Le lieu de l'extrême amour est du côté de la grande épreuve et l'amour vrai commence par-delà l'amour impossible : échange et don réciproques entre ceux qui ont *assez perdu* pour que ce don d'amour soit pour eux comme l'aurore du monde. C'est d'une extrême beauté.⁴ »

Décidément, nous sommes au commencement de l'accueil de cette Parole. Et lorsque nous l'entendons, nous sommes encore davantage au commencement. Avant de parler d'espérance et pour pouvoir nous y ouvrir, il nous faut recevoir cette Parole qui nous engendre aujourd'hui au sein même de tous nos vieillissements.

Abbé Paul Scolas

⁴ M. BELLET, *Thérèse et l'illusion*, Paris, DDB, 1998, p. 110.

C'est par ces quelques pages que commençait notre recyclage.



Nous vous invitons à lire la suite dans le livre :

Paul Scolas

L'évangile, naissance d'humanité,

Éd. Parole et Silence, 2025.

QUELLE BONNE NOUVELLE AVONS-NOUS À RACONTER ?

Nous vous proposons ci-dessous le premier chapitre du dernier livre de frère Hubert. Il vous donnera peut-être l'envie de lire le tout...

Parler d'Évangile, de la Bonne Nouvelle, les chrétiens le font volontiers. Ils proclament cela dans leurs eucharisties. Ils ont même tendance à laisser entendre que l'Évangile, c'est leur affaire, leur spécificité, comme s'ils pensaient en être les porte-paroles attitrés. Il conviendrait donc de regarder cela d'un peu plus près.

1. Un changement culturel

D'abord, cette question, ce questionnement laisse voir un changement de perspective. Si je me reporte à mon enfance et à mon chemin vers ce que l'on appelait « la communion solennelle », la préparation consistait surtout à entrer dans les questions et les réponses du catéchisme. Ce qu'il fallait, c'était pouvoir redire la doctrine officielle de l'Église, apprendre par cœur les bonnes réponses, sans trop se demander ce qu'elles voulaient dire. La doctrine était cet englobant dogmatique et moral balisant l'orthodoxie et les bonnes conduites.

Aujourd'hui, nous n'en sommes plus là. De multiples facteurs ont conduit hors de cette approche. Ce n'est pas seulement que le christianisme est largement sorti de la culture, c'est que la culture s'exprime autrement. Elle ne vise pas seulement à informer, fournir des connaissances, elle veut nous faire appréhender autrement le monde. Nous voulons savoir pourquoi notre planète se dégrade, s'abîme, pourquoi les changements climatiques, et nous avons raison d'aller voir les causes, mais nous nous rendons compte en même temps que rien ne va changer sur ce plan si notre rapport au monde ne se transforme pas. Suffirait-il de faire le tri de nos déchets si nous continuons à avoir une approche fondamentalement prédatrice, une volonté de prendre et d'accaparer... et après nous le déluge. Nous sommes conduits, que nous le voulions ou non, à une autre expérience du monde, celle qui nous inclut dans le monde, dans sa survie, dans son avenir. Cela ne nous vient pas uniquement par un supplément d'informations, mais par d'autres chemins, l'affectif, les sens. Pour le dire en bref, nous ne parvenons plus à nous situer dans la seule doctrine, les systèmes de pensées, les visions du monde, les explications, nous sommes sensibles à ce qui fait expérience, ce qui en nous déploie une appréhension autre que mentale, ce qui nous fait rejoindre les autres et le monde de manière plus globale, on pourrait dire plus matricielle. Ce qui se produit, c'est un

changement de regard. Nous portons davantage nos regards sur l'expérience que sur les doctrines. Nous nous sommes mis à distance des théories, notamment de la dogmatique, du catéchisme et, plus largement, de ce qu'on pourrait appeler l'englobante, une vision du monde et de la vie qui vient nous englober dans son sens, ses explications, ses répartitions. C'est en effet un changement dans la culture qui ne manque pas de retentir en chacun de nous. Comment ne pas être sensibles au retour au corps, à la chair, aux affects, aux sens, aux images ? Tout cela qui se remarque à la TV, au cinéma, dans les romans.

2. La place du récit

On a dit que nous ne sommes plus dans le temps des grands récits qui se proposent d'englober l'histoire dans une grande sphère de sens, dans une visée messianique qui dit par où passe l'avenir. Ceci n'est que partiellement vrai. Si l'on peut parler de la fin d'un certain monde communiste, de la fin d'un certain socialisme, de l'exculturation du christianisme, on ne peut manquer d'être frappé par la survivance du goût pour le récit. Il est vrai que désormais cela prend la forme de micro-récits. C'est lisible dans l'affiliation pour les séries TV, dans la multiplication des romans, les récits de vie que trament aussi bien les lieux thérapeutiques que les partages chrétiens et laïques. Cet humus, ce terreau nous est désormais devenu commun. C'est là que, pour reprendre une expression de Walter Benjamin, nous puisons « le pouvoir d'échanger des expériences ». Plus foncièrement, nous éprouvons que la nouveauté ne peut être que racontée et que la foi-confiance, en toutes ses formes, n'est pas réductible à des dogmes et des rites. Qu'est-ce qu'une psychanalyse sinon un long récit que l'on fait de soi-même en vue de se comprendre un peu mieux et d'amener à la lumière ce qui bloque le désir ? La persistance des récits se remarque aussi dans ceux qui circulent dans toute société. Que raconte la publicité ? Le discours néo-libéral ? Le discours numérique, le discours politique ?

3. Avons-nous quelque chose à raconter ?

Les chrétiens seraient-ils devenus muets ? Non, ils s'expriment par des interviews, des vidéos, des articles, des livres. Et pourtant, la question m'est venue : ils parlent beaucoup d'Évangile, de Bonne Nouvelle, de foi... mais cela les fait-il parler, mis à part les habitués du micro ou du stylo ? Il est vrai que jusqu'à ces temps-ci, on ne leur a guère donné la parole. Selon un certain modèle d'Église plutôt pyramidal bien en place, ce sont les clercs qui ont parlé et qui ont parlé à leur place. Ne s'en est-il pas suivi une certaine soumission, un retrait où une spiritualité de l'humilité et un style défensif les a tenus en laisse ? Les temps ont changé. Sans doute plus latéralement qu'officiellement. En tout cas, la synodalité met en marche une autre Église. Mais, parler de quoi ? Et comment ? Je voudrais ici mettre en lumière l'un ou l'autre chemin.

Si l'on revient au récit évangélique, l'accent y est mis sur les rencontres de Jésus et ces rencontres déplacent quelque chose. Il ne s'agit donc pas avant tout de décrypter des textes ou d'explorer telle ou telle parole de Jésus ou de Paul, mais d'exprimer ce que fait l'Évangile en moi, comment il me met en route, comment il déconstruit et reconstruit.

Dans ce même récit, il s'agit tout le temps de déplacement. Et n'en va-t-il pas ainsi dans chacune de nos existences ? Passer, traverser. Chaque fois, à chaque moment, il y a un passage à franchir. Ne serait-ce pas cela qui est à raconter, à partager ? Comment on s'y est pris pour encore passer, pour dépasser, pour ne pas rester bloqués et figés ? Comment on a dégagé de soi des possibles, des alternatives ?

Je suis frappé par ceci : le récit évangélique est... un récit, une narration. L'accent y est mis sur raconter quelque chose à quelqu'un à propos de quelqu'un. Il en ressort un certain nombre

de traits comme le souci de dire ce qui se passe plus que de fournir des informations et des prescriptions. On n'est pas dans un langage conceptuel et réflexif, mais on veut donner à voir ce qui arrive, ce qui arrive dans la vie des gens, ce qui arrive dans la vie. Or l'Évangile est souvent devenu une dogmatique, traduit en catéchisme, en sermon, en idéal. Alors il faut avancer autrement : retraduire l'Évangile en termes de ce qui arrive ou peut arriver, se garder d'un discours idéalisé ou en surplomb, créer des lieux où l'on puisse se dire, se raconter et par là tisser du lien, de la solidarité.

Ce qui nous sépare des autres, dit-on, c'est la foi. Non seulement entre croyants et incroyants, mais entre chrétiens et juifs, entre chrétiens et musulmans. Mais avant de nous différencier, la foi, on l'oublie, est une langue commune. Quotidiennement nous lançons entre nous un filet de mots pour nous parler et nous entretenir et nous nous fions à la langue pour converser. Nous croyons que nous pouvons nous entendre, nous comprendre et que tout ne sera pas enseveli dans des malentendus. Comment aussi vivre sans faire crédit à la vie, sans se fier ? Se lancer dans l'aventure d'un couple, donner naissance à un enfant ne vont pas sans une foi de base, toute indépendante qu'elle soit de croyances religieuses. Et peut-on vivre ensemble, faire société, sans une confiance fondamentale, sans reconnaître la pertinence d'une autorité et sa place d'exception ? Dès lors, on pourrait penser que le commencement de l'Évangile c'est la foi comme potentiel du vivre, vie qui s'efforce, qui se relance. Là nous pouvons rencontrer les autres... Leur raconter.

Introduire des résistances. Les chrétiens doivent se garder d'être des « chiens muets », selon la vigoureuse expression du prophète Isaïe (56,10). L'Évangile n'est pas un message pieux que l'on adopte par tradition familiale ou comme un bien culturel ou encore comme un « supplément d'âme », il apporte une critique de ce qui se passe et de ce qui se fait et comporte un potentiel de résistance. Mais à quoi voulons-nous résister, à quoi devons-nous résister ? On peut penser qu'un certain individualisme ambiant a érodé ces questions, qu'il a fait perdre de vue les pratiques de partage, de solidarité, de mutualité à l'échelle locale. Ne faudrait-il pas créer des cellules où ensemble on identifie les besoins, les prêts d'outils, les coups de main à donner... ? Comment composer un monde commun sans passer par ces gestes qui à la fois résistent et innovent ?



Fr. Hubert THOMAS, moine de Wavreumont
Les pierres crieront,
Véronne éditions.

Frère Hubert

CHRONIQUE

Le 11 janvier, Sœur Sylvie fait son engagement dans l'oblature régulière durant les vêpres.

Frère Beto retourne pour un temps au Pérou.

Le 17 janvier, Frère François et Frère Renaud participent à l'eucharistie de la Saint-Antoine à l'ermitage de Bernister. Les célébrants sont le doyen Vital Nlandu et l'abbé Alphonse Borrás.

Le 22 janvier, la veillée œcuménique de la région a lieu dans notre église. Elle est animée par Frère François et Frère Pacôme.

La communauté réfléchit aux valeurs fondamentales sur lesquelles elle veut fonder ses propositions de stages monastiques pour de jeunes adultes.

L'équipe de la bibliothèque travaille sur la suite à donner au logiciel de classification des livres. Merci pour l'investissement de Sœur Julian, Bernard Bindels, Xavier Parent, Didier Dehem pour assister le Frère Hubert.

Le 1^{er} février, Frère Renaud participe à la fête patronale de la paroisse orthodoxe de Verviers. Un beau moment d'œcuménisme pour soutenir Frère Pacôme dans sa vocation spécifique.

Philippe Lavand'homme a réalisé une icône du Christ Pantocrator qu'il offre à la communauté. Il vient la placer avec notre oblat Patrick Briamont dans le chœur de l'église. Plusieurs témoignages nous arrivent déjà du rôle important et surnaturel qu'elle joue dans la prière personnelle.

Le 7 février, nous célébrons l'eucharistie à la mémoire de Valérie Heuslich, une nièce de Frère Marc. *On lit ce jour-là un passage de l'évangile de Marc (6, 30-34) qui se termine ainsi : « En débarquant, Jésus vit une grande foule. Il fut saisi de compassion envers eux, parce qu'ils étaient comme des brebis sans berger. Alors, il se mit à les enseigner longuement. »* Frère François le commente ainsi :

Rassurez-vous, je ne vais pas vous enseigner longuement. Nous ne sommes d'ailleurs pas une grande foule. Mais nous sommes là parce que nous avons entendu l'invitation de Jésus : "Venez à l'écart dans un endroit désert, et reposez-vous un peu." Nous en avons besoin, quand nous venons de vivre un deuil. Et il peut être bon alors de nous entendre dire que Jésus, en nous voyant, est saisi de compassion envers nous.

Si nous regardons l'icône de notre église, nous pouvons voir le regard de Jésus : il n'est pas sévère, mais il n'est pas non plus habité par une joie superficielle, trop facile. Il prend notre peine au sérieux, il la partage. Car, comme dit un psaume, il en coûte au Seigneur de voir mourir les siens. Si nous ne comprenons pas bien pourquoi il n'a pas pu empêcher Valérie de mourir, c'est déjà beaucoup de savoir que nous ne sommes pas seuls dans notre douleur, que Dieu n'est pas contre nous, mais avec nous, du même côté de l'épreuve.

Et le livre que porte Jésus nous rappelle qu'il est l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin : c'est vrai de tout, c'est vrai en particulier de l'histoire de chacun de nous. Il est à notre origine et nous attend au bout du voyage. Si Valérie vous manque, vous pouvez trouver un

peu de réconfort dans la conviction qu'elle est entrée dans la Vie et qu'elle vous est désormais plus proche qu'à l'époque où vous goûtiez sa présence à vos côtés.

Du 22 au 24, nous avons un recyclage avec l'Abbé Scolas sur son dernier livre dont vous pouvez lire un extrait dans ce numéro.

Le 27 février, le film « Pèlerins pour la paix » est projeté au Moulin. Il retrace la marche du groupe de Nikita et Catherine Stampa de Wavreumont à Orval, avec comme objectif final Sarajevo.

Le même jour, M. Patrick David atteint le terme de son pèlerinage terrestre. Né à Stavelot, proche de notre communauté, il a été longtemps président de notre ASBL Aide aux Missions du Monastère Saint-Remacle. Frère Bernard et Frère Étienne nous représentent à la célébration qui précède son inhumation à Stavelot, le 5 mars.

Frère Luc se rend à la réunion du Dialogue Interreligieux Monastique (DIM).

Frère Bernard anime la retraite des Sœurs de Brialmont.

Sœur Annick se rend à Rixensart et à Paris pour son travail liturgique.

La première semaine de mars, nous vivons la visite canonique avec notre Abbé président Maksymilian et avec Sœur Hanna de Béthanie. Un beau moment de fraternité et d'encouragement pour la communauté.

Frère Hubert présente son dernier livre à la librairie Siloé à Liège.

Nous mettons à l'essai la nouvelle traduction du Magnificat dans notre liturgie.

Le 21 mars, nous visitons Frère Pierre à Stavelot et nous nous rendons à l'ancienne Abbaye pour voir l'exposition « Des estampes aux mangas » sur l'art japonais.

En post-scriptum, je vous annonce que votre serviteur recevra de Mgr Jean-Pierre Delville l'ordination diaconale le mercredi 22 avril à 11h00 et l'ordination sacerdotale le samedi 7 novembre à 11h00.

Frère Renaud

AGENDA

JOURNÉE FRÈRE HUBERT

La parution récente de deux ouvrages de frère Hubert, *Le psalmiste ou le tisseur de mots* et *Les pierres crieront* ont suscité chez quelques amis, entre autres ceux de l'équipe de préparation des rencontres théologiques, l'envie d'organiser une journée au monastère autour de ces deux livres-là.

Le premier donne à goûter la poésie des psaumes, à saisir comment ils reflètent la vie dans toutes ses dimensions et peuvent résonner encore dans nos existences tortueuses, en quête d'un Dieu vivant ; le second interpelle : l'Évangile peut-il être une Bonne Nouvelle

pour les hommes d'aujourd'hui, comment en partager le suc et la force, son annonce ne nécessite-t-elle pas de « dé-coïncider » avec ce qui est trop figé, trop rabattu, trop (mé)connu, pour en découvrir l'inouï ?

Aussi tous ceux qui désirent nous rejoindre sont les bienvenus :

le lundi de Pentecôte, 25 mai, de 9h30 à 16h30

pour cette journée de rencontre, d'échanges et de célébration.

Le matin, se succéderont quelques rapides interventions : pourquoi cette journée un lundi de Pentecôte, un portrait clin d'œil de l'auteur, un dico de son vocabulaire récurrent, des échos de lecteurs et lectrices. Ensuite, Caroline WERBROUCK, théologienne, jouera pour nous le rôle du lecteur naïf et relèvera les constantes, les ouvertures, les questions présentes dans *Les pierres crieront*, elle dira aussi ses interrogations et, peut-être, ses résistances. Cette intervention sera suivie d'un échange.

Nous poursuivrons l'après-midi avec Olivier PHILIPPART, de la Relève, philosophe, et son intervention « *De l'intranquillité comme ethos monacal* », qui devrait aussi relever quelques aspects de la place du Christ thérapeute dans l'œuvre de frère Hubert. Exposé suivi d'un échange.

Enfin, à 14h45, nous rejoindrons l'église pour un « spectacle priant » avec danse intériorisée, psaumes et extraits du livre *Le psalmiste ou le tisseur de mots*, au son du handpan et accompagnement de l'orgue et de la cithare : déjà merci à Xavier, Francesca et Véronique, Fiaz et les frères musiciens.

Clôture par un petit goûter festif

PAF : 35€, repas compris

Inscription à l'hôtellerie : 080 28 03 71 ; accueil@wavreumont.be

UNE « INITIATION » LITURGIQUE

« J'AI DÉSIRÉ D'UN SI GRAND DÉSIR... »

Découvrir, creuser les trésors de la liturgie (hymnes, psaumes, lectures, prières, gestes...) pour mieux célébrer, nourrir notre prière, notre chemin de foi.

Animation : Sr Annick, osb

PAF : 5 €

Environ un samedi après-midi par mois.

Première rencontre : 20 juin (14h-16h).

Possibilité de participer ponctuellement.